

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED.

NOUVEAU 223 rue de Chartres.

Entre Conti et Bienville.

Second Class Matter.

RECEVOIR LES PRETS ANCIENS ET MODERNES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE FONT AU PRIX REDUITS DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UN AUTRE PAGE.

SOMMAIRE.

- Un romantique—Vidocq. Zina, Paul Alavall. Les grands jours d'Échec. Le Petit Moulin. L'Automne, poésie. Les Vautours de Paris, Fenilleton du Dimanche. (Suite.) Mondanités, chifon. L'actualité, etc., etc.

LA

Paix de Portsmouth

La promptitude avec laquelle les représentants du Mikado à la conférence de Portsmouth ont accédé à l'ultimatum des commissaires russes n'a pas été sans causer de l'étonnement au sein de la conférence. On ne désespérait pas encore tout à fait d'une entente entre M. Witte et le baron Komura, mais les négociations avaient pris une telle tournure qu'on pouvait en toute conscience douter fortement d'une acceptation des conditions formulées au nom de la Russie comme les plus extrêmes auxquelles elle consentirait à mettre bas les armes.

La surprise fut grande, et pendant que dans le monde entier on se demandait à quels mobiles avaient bien pu obéir les représentants du Japon, leurs admirateurs, ceux qui avaient accueilli avec une joie démesurée leurs victoires sur terre et sur mer, célébrèrent à l'envi leur générosité et leurs sentiments humanitaires. C'est pour ne pas égarer un ennemi vaincu, pour épargner des milliers de vies humaines, se sont-ils écriés, que le baron Komura et ses collègues, sur l'ordre de leur souverain, le Mikado, ont accepté des conditions qui ne sont nullement en rapport avec la valeur déployée par leurs armées et c'est peut-être aussi à cause des vides que la guerre a faits dans leur trésor. Et il n'y eut pas alors de louanges assez glorieuses pour les hommes jaunes qui, arrivés les derniers dans notre civilisation, s'y plaçaient d'emblée au premier rang.

Or, il faut aujourd'hui en rabattre. Les Japonais eux-mêmes admettent qu'ils n'ont été si accommodants que parce que la faillite les menaçait. C'est parce que la guerre leur avait coûté beaucoup plus qu'ils n'avaient calculé et que les récoltes de riz et de céréales avaient manqué, qu'ils se sont résignés à conclure hâtivement la paix. Ils ont compris que la continuation de cette guerre, que la Russie aurait pu poursuivre longtemps encore, en eût pour conséquence la ruine et la famine dans leur pays.

Ils ont fait acte de patriotisme et, à ce point de vue, on ne peut que les féliciter, mais qu'on ne parle plus de générosité ni de sentiments humanitaires qui ne les ont jamais animés dans la conduite des négociations et la

conclusion de la paix. M. Witte, en politique avisé, devait d'ailleurs connaître ce point faible des Japonais. Pour obtenir son dernier emprunt qu'on partageait des banquiers de New York, de Londres et de Berlin, le gouvernement du Mikado a dû donner en garantie son monopole du tabac, une de ses principales sources de revenus, et il ne fallait pas alors être grand clerc pour comprendre qu'au point de vue financier le Japon était arrivé au bout de son rouleau. Quand un gouvernement arrive à engager ses monopoles c'est qu'il n'a plus d'autres ressources.

Il est donc probable, et même certain le plénipotentiaire russe a profité de ces embarras du Japon pour obtenir une paix à des conditions que dans d'autres circonstances il n'eût osé espérer. Lui aussi, il a fait acte de patriotisme, et il mérite à tous égards les félicitations qui lui ont été adressées de toutes parts, et l'accueil enthousiaste que lui ont fait ses compatriotes à sa rentrée à St-Petersbourg. Mais les embarras financiers du Japon, sont aujourd'hui dévoilés publiquement et forceront les japonais à se consacrer entièrement à leurs affaires intérieures pour reconstituer leur trésor.

La paix semble assurée pour une assez longue période, en Extrême Orient.

LES ARMÉES DE TERRE

La Suède et de la Norvège.

Le monde entier espère que le conflit suédo-norvégien se dénouera pacifiquement. Toutefois certaines dépêches signalent de la part des deux États certains préparatifs qui pourraient faire craindre une rupture. Quelles forces se trouveraient en présence si, par malheur, les deux voisins aujourd'hui ennemis, se décidaient à recourir aux armes? La Suède et la Norvège possèdent une organisation militaire très différente de celle dont on a l'habitude d'entendre parler. D'une manière générale, l'armée, dans ces deux États, constitue un type intermédiaire entre celles des grandes puissances telles que la France, l'Allemagne, la Russie, l'Italie ou le Japon et les milices de la Suisse.

Tous les citoyens doivent bien le service personnel en cas de guerre, mais en temps de paix ils ne sont astreints qu'à une courte période d'instruction. Pendant la majeure partie de l'année, la plupart des corps se réduisent donc à quelques cadres formés d'engagés volontaires.

D'après la loi de 1885, modifiée en 1900, la durée du service nominal est en Suède de 20 années : 12 dans le "bevaring", partagé en deux bans, et 8 dans le "landstorm". Mais le service effectif se réduit à 90 jours, divisés en deux périodes : les jeunes gens font 68 jours dans leur vingt et unième année et 23 jours l'année suivante.

Les recrues sont versées, pour faire leur instruction, dans deux espèces de régiments : les compagnies, dits de garnison ("varvande"); les autres semi-permanents, dits cantonnés ("landdelta"). Ces derniers, qui sont les ves-

tiges de très vieilles institutions, sont entretenus par les propriétaires ruraux. A cet effet, le territoire de la Suède est partagé en parcelles ("rote"), qui doivent fournir chacune un cavalier ou un fantassin. Cet homme reçoit, lors de son incorporation, une somme d'argent et une petite habitation avec jardin. C'est là qu'il vit dans une indépendance presque absolue, tenu seulement de conserver en bon état les armes et les effets qui lui ont été délivrés et dont il ne se sépare jamais.

Ce n'est que pendant l'été que les régiments indelta sont réunis pour prendre part à des exercices ou des manœuvres. Ils sont alors soldés par l'État. Quant aux régiments permanents, ils ont une existence et une constitution analogues à celles qui existent en France ; mais ils sont uniquement composés d'engagés avec prime.

En fait, les unités, qu'elles soient indelta ou varvade, ne sont que des écoles de cadres chargées, en temps de paix, d'instruire les hommes reconnus bons pour le service, et, en temps de guerre, de servir de noyau, aux unités mobilisées. Celles-ci doivent former une division de cavalerie et 6 divisions d'infanterie : chacune de celles-ci doit comprendre, en général, 4 régiments d'infanterie (12 bataillons), 4 régiments de cavalerie (4 escadrons) et 1 régiment d'artillerie (6 batteries). La division de cavalerie doit être composée de 4 régiments (16 escadrons) et de 2 batteries à cheval.

An total, l'armée suédoise, qui, sur le pied de paix, se monte à 2,000 officiers et 34,000 hommes, doit constituer sur le pied de guerre 79 bataillons, 40 escadrons et 38 batteries de 6 pièces. Indépendamment de ces forces de première ligne dont l'effectif serait de 95,000 combattants, il devrait encore être formé un certain nombre d'unités de dépôt et de landstorm. Mais ces dernières, dont les approvisionnement ne sont d'ailleurs pas au complet, ne doivent pas être employées en dehors du territoire national sans une autorisation spéciale du Parlement.

L'armée de la Norvège présente de grands points de ressemblance avec celle de la Suède. Le service nominal y est de 27 ans : 6 ans dans la "ligneg", 6 ans dans le "landvern", 4 ans dans le "landstorm" et 11 ans dans la réserve du "landstorm". Mais le service effectif est réduit à trois ou quatre mois, suivant les armes, échelonnés sur plusieurs années.

Les effectifs permanents sont extrêmement faibles ; ils se réduisent à une quinzaine de mille hommes. Les troupes ne sont pas groupées dès le temps de paix en grandes unités de toutes armes, analogues à la division ou au corps d'armée. L'infanterie comprend 5 brigades, formées de 4 régiments ; ceux-ci se composent de 3 bataillons, l'un de ligne, l'autre de landvern et le dernier de landstorm.

L'artillerie et la cavalerie comprennent de même un certain nombre de batteries et d'escadrons correspondant à chacune des trois grandes catégories de recrutement.

Si l'on fait abstraction du landstorm qui ne serait appelé que tout à fait en dernier lieu et dont l'organisation laisse encore pas mal à désirer, la Norvège pourrait ainsi mobiliser 40 bataillons, 16 escadrons et 18 batteries de 6 pièces, soit en tout 1,200 officiers et 50,000 hommes, c'est-à-dire la moitié seulement de l'effectif que la Suède pourrait mettre sur pied.

Après quelques jours d'incertitudes, elle s'était bravement résolue à une union devant laquelle de plus sages auraient sans doute renoncé. D'ailleurs, Yves-Marie se montrait si épris, si gracieux, si empressé, qu'elle ne pouvait en vérité douter ni de lui, ni d'elle-même, ni de l'avenir.

Le Breton avait du reste un puissant allié en son ami Pierre, le grand concierge de l'hôtel de Brévannes. A force de l'entendre répéter, chaque fois qu'elle entrait dans la loge : "Ma petite Louise, vous ne trouverez pas mieux ! Ne riez pas l'affaire !" elle avait fini par se persuader qu'il avait raison.

On peut voir en outre, par ce qui précède, que l'armée norvégienne se rapproche encore plus que la suédoise du modèle des milices. Certainement le Norvégien possède des qualités naturelles qui facilitent beaucoup son éducation militaire, et est, dès son enfance, exercé au tir des armes à feu dans les 20,000 sociétés de tir réparties sur le territoire. Il est permis toutefois de se demander comment se comporterait, lors d'un premier choc, une armée presque exclusivement composée de réservistes ayant seulement quelques semaines d'instruction.

Mort de M. Eugène Veillot.

Le doyen des journalistes français, M. Eugène Veillot, vient de mourir. Il y a peu de temps encore on rencontrait régulièrement sur le boulevard Saint-Germain, vers six heures du soir, ce petit vieillard robuste et propre, en veston et chapeau de paille, qui venait à la canne à la main vers le quai d'Orsay rejoindre ses fils.

A voir sa jeune démarche, son teint frais et ses grands yeux verts dont les ans n'avaient point terni l'éclat, on n'eût point présumé un vieillard les quatre-vingt-sept ans qu'il allait avoir. Cet octogénaire avait observé et jugé les événements pendant soixante années. Eugène Veillot, en effet, débuta tout jeune en province. Il écrivit dans les journaux d'Angers, de Lille, de Rouen, et entra en 1843 à "l'Univers", où il resta jusqu'en 1860, date à laquelle le journal catholique fut frappé de suppression. En 1867, "l'Univers" reparut avec les deux frères L. et E. Veillot, MM. Auguste Roussel, Arthur Loth et Léon Aubineau, et continua à joir de la plus grande faveur auprès du pape Pie IX. Sa carrière fut particulièrement brillante pendant le Concile de 1870 et occupa vivement l'attention du public catholique.

Jusque vers 1878, les deux frères attaquèrent les doctrines antireligieuses qui s'infiltraient de plus en plus dans la politique, puis Louis Veillot, déjà malade céda la première place à son frère qui devint en fait, jusqu'en 1883, puis en titre, depuis cette année même où mourut Louis Veillot, le directeur de "l'Univers".

En 1891, lorsque le fameux toast républicain du cardinal Lavergne à l'égard de l'amiral Duperré fit écho à la politique de "ralliement", Eugène Veillot fut le premier des catholiques à lui apporter son adhésion chaleureuse. Cette attitude ne fut pas du goût de ses plus anciens collaborateurs. Ils finirent par se séparer de lui pour créer le journal "la Vérité française". Chacun se réclamant de la doctrine et des idées de Louis Veillot, il y eut de vives polémiques entre les deux frères.

Eugène Veillot a publié divers volumes parmi lesquels "l'Histoire des guerres de Vendée", "la Croix et l'Épée", "Questions controversées", "Louis Veillot et Victor Hugo", "Vie de Louis Veillot", dont trois volumes ont déjà paru, et la "Correspondance de Louis Veillot", incomplète malgré ses sept volumes.

Il assistait encore, il y a trois semaines, aux obsèques du général Pierron, qui avait épousé une fille de Louis Veillot. Il laisse deux fils qui étaient ses

collaborateurs, et deux filles. Sa sœur, Mlle Elise Veillot, porte fièrement, en dépit de la coiffure qu'il a frappée il y a trois ans, sa verte et belle vieillillesse d'octogénaire. L.

Un souvenir sur M. de Brazza.

On sait que le grand explorateur avait épousé Mlle Thérèse de Chambrun. Voici, au sujet de ce mariage, le récit touchant qui est fait par un ami de la famille : Pierre Savorgnan de Brazza avait quarante ans et rentrait en France après plusieurs voyages d'exploration au Congo. Bien qu'il eût atteint et même dépassé l'âge auquel se marient ordinairement les Français, ses amis intimes insistaient auprès de lui pour qu'il se créât un foyer. M. de Brazza résistait énergiquement, ne voulant, disait-il, ni laisser sa femme en France, ni l'exposer aux dangers de la vie d'explorateur. Et, cependant, une jeune fille venait de toucher son cœur ; Mlle Thérèse de Chambrun, rencontrée dans un salon ami, lui était apparue comme la seule femme capable de lui faire rompre son célibat.

De son côté, Mlle de Chambrun avait remarqué M. de Brazza et s'était juré—secret qu'elle ne dévoila à personne—de ne jamais se marier, sinon avec l'explorateur.

M. de Brazza, estimant que sa tâche de conquérant de territoire n'était pas terminée, retourna en Afrique. Après deux années d'infatigable labeur dans la brousse, il revint à la côte, et c'est alors que, regardant comme accomplie la partie aventureuse de son devoir, il envoya aussitôt à Mme Abadie, veuve de membre de l'Institut, chez qui il avait vu pour la première fois Mlle de Chambrun, ce cabotogramme : "Mlle Thérèse de Chambrun est-elle toujours célibataire ?" La réponse affirmative ne se fit pas attendre : quelques mois plus tard, M. de Brazza et Mlle de Chambrun réalisèrent leur rêve, que l'impitoyable mort vient de rompre de si douloureuse façon.

Camille Desmoulins

A Paris, chez un collectionneur, membre des "Antiquaires de Picardie" pays d'origine du jeune révolutionnaire, on vient de trouver son carnet de poche, oblong, relié en maroquin vert, contenant l'inventaire autographe des meubles et effets lui appartenant en 1788, alors qu'il était petit avocat au Châtelet, avec le prix d'achat de chaque chose : deux paires de bas de soie noire : une épee de ville à poignée d'acier, etc ; puis, une table, des chaises, un buffet, et enfin cette notation mélancolique : "Un lit nuptial qui ne me servira peut-être jamais..." Hélas ! les noces vinrent... mais pour aboutir, quatre ans après, à la sanglante tragédie qui vit guillotiner, huit jours après, le mari de cette époncée de vingt-deux ans, Anne Louise Duplessis-Loridon, "dite" Lucile.

Qu'a pu devenir le lit nuptial du couple victime du "doux" Robespierre, l'un des témoins du mariage ?

Il paraît que les policiers brésiliens n'ont pas trouvé beaucoup d'argent sur le baron de Graval.

— Dame ! le Brésil, ce n'est pas le Pérou !

ORPHEUM.

Demain soir l'Orpheum, le joli théâtre de la rue St-Charles, inaugure sa cinquième saison de vaudeville moderne avec un programme aussi varié qu'intéressant.

La direction tient à maintenir la haute réputation à laquelle est arrivé ce théâtre dans le genre dit vaudeville, et non seulement les artistes que les spectateurs qui foulaient la salle demain soir applaudiront sont de premier ordre, mais il en sera de même au cours de toute la saison.

En tête du programme de cette semaine se trouvent les "Statues" de Henrietta de Sorris. Quinze jeunes gens et jeunes femmes superbes, des modèles du Quartier Latin de Paris, représenteront des groupes en bronze et en marbre de maîtres anciens, entre autres : "Les Adieux", groupe en marbre ; "L'Avant-Garde", groupe en bronze ; "Le Combat d'Achille et d'Hector", bas-relief en marbre ; "L'Appel aux Armes" et "En Avant ! Chargez", bas-relief en bronze.

Ad point de vue artistique rien n'approche de ces reproductions par les modèles parisiens. S. Miller Kern, qui débute à la Nouvelle-Orléans, paraît dans une ravissante comédie intitulée : "Just Dorothy". Il personnifie un jeune élève américain qui se rend à New York pour retrouver la femme qu'il a apprise à aimer dans les plaines de l'Ouest. Cette comédie est habilement conçue, très gaie et l'esprit en débordé. Les expériences de télégraphie sans fil que fera le capitaine Bloom sont aussi instructives qu'amusantes.

Elles plairont indubitablement au public autant par leur merveilleux que par leur nouveauté. Les "Petits Messagers", Patsy the Kid, Sleepy the Dope et Ikky the Jew, forment un trio de comédiens chanteurs qui ne peut manquer de mettre salle en belle humeur. Louise Carver et Génie Pollard sont deux jolies jeunes femmes qui excellent dans l'excentrique

C'est Exactement Comme Trouver De l'Argent

et vous ferez une économie nette de

\$50 à \$150

en achetant un Piano chez nous pendant la réduction de prix actuelle.

Conditions faciles, et Seulement les Meilleurs Fabriques.

JUNIUS HART PIANO HOUSE

LIMITED. J. P. SIMMONS, Treas. & Mgr. 1001 CANAL STREET

qu'on admirera pour leur élégance et leur talent. Les frères Wilson intercalent dans une amusante comédie des tours de force exceptionnels. Quant à Lew Wells, il dit le monologue et raconte des histoires drôles comme nul autre. Parmi les vues animées qui cloront le programme "Un Voyage de Paris à Monte Carlo en trois heures" est appelé à faire sensation.

Il y a matinée tous les jours à l'Orpheum, excepté le lundi.

Cours de Français.

Les parents soucieux que leurs enfants ne perdent pas leur langue française pendant la formation des écoles, apprendront avec satisfaction que M. Maurice Béral, le distingué professeur d'interrompre par ses leçons et son centre français de prosodie et de poésie, a constaté le succès qu'a remporté la méthode d'enseignement de M. Béral ; elle est d'autant plus appréciée par les parents qui font appel à ses précieux conseils qu'ils trouvent agréablement un enseignement aussi profitable qu'élégant au centre de leurs intérêts sociaux. S'adresser au No 1400 rue Washington 8 suit.



HENRIETTA DE SORRIS. Modèles parisiens dans des poses classiques, à l'Orpheum de main soir

muscles du visage convulsés, tendus pour ainsi dire... Il avait regardé le portrait du petit-fils et la face livide de la grand-mère en murmurant avec un indéchiffrable accent où il y avait de la haine, de la peur et de la joie : —Morts tous deux ! Quelques minutes après, il appelait lui-même la religieuse qui veillait dans un salon voisin en lui disant : —Voyez, donc ma sœur, la duchesse se meurt... Elle s'arracha à ses souvenirs, s'éloigna en frémissant de cet appartement, où elle ne pouvait pas respirer, et se rendit chez elle.

La, tout était riant. Elle se secoua pour chasser ses visions, comme le royaume secoue la poussière du chemin. C'était du passé, cela. Il fallait songer à l'avenir. Que deviendrait-elle au sortir de cette maison, où elle sentait qu'elle ne pourrait plus demeurer longtemps ? Partois, lui semblait que la comptesse demeurait craquait comme s'il y avait en quelque chose de pourri dans sa charpente ou des crevasses dans ses murailles et ses fondements. Et, comme les rats que leur instinct prévient d'un cataclysme, elle avait voulu s'en faire avant l'éboulement. D'où lui venait cette idée ? Tout naturellement. Ne connaissait-elle pas l'in-

gnité du maître qu'elle servait, ses crimes, celui qu'il avait commis de ses propres mains et dont elle ne pouvait pas douter, puis qu'elle en avait été l'unique témoin, et par celui-là ne devait-elle pas préjuger des autres ? Etait-il possible que la foudre n'éclairât pas un jour ou l'autre sur cette tête si coupable ! Sinon, que ferait donc la justice du ciel ? Elle voulait se retirer de cet hôtel, se séparer de cet homme auquel elle vouait une haine furieuse après l'avoir ardemment aimé.

Elle en cherchait avidement l'occasion. Où pourrait-elle en trouver une meilleure que celle de ce mariage qui s'offrait à elle et qui lui permettait de continuer à Paris l'existence de luxe qui lui plaisait, dans une maison à peu près aussi opulente que celle où elle vivait depuis tant d'années ? Elle n'était pas de celles qui, après avoir amassé une petite aisance, vont en jouir et végéter au fond d'un village. Elle n'avait aucun goût pour les champs et les bois. C'était son Paris qu'il lui fallait. Mademoiselle Louise Chemin savait tout calculer et tout prévoir. L'amitié de Jean Villedieu pour Yves-Marie lui était connue. Le jeune homme ne se sépara-

rait pas de son sauveur et dès lors, ne pouvait éloigner la femme du mari, il les prendrait l'un et l'autre à son service.

A la vérité, Yves-Marie était de dix ans plus jeune qu'elle. Mais n'était-ce pas pour elle une raison de plus de tenir à ce mariage qui lui souriait ? S'imagine-t-on jamais que les rides viendraient si vite, alors qu'on garde encore les apparences de la jeunesse, qu'on a beaucoup d'esprit et des restes de charmes qu'on se plaît à supposer éternels ? Mademoiselle Louise n'hésitait plus.

Après quelques jours d'incertitudes, elle s'était bravement résolue à une union devant laquelle de plus sages auraient sans doute renoncé. D'ailleurs, Yves-Marie se montrait si épris, si gracieux, si empressé, qu'elle ne pouvait en vérité douter ni de lui, ni d'elle-même, ni de l'avenir. Le Breton avait du reste un puissant allié en son ami Pierre, le grand concierge de l'hôtel de Brévannes. A force de l'entendre répéter, chaque fois qu'elle entrait dans la loge : "Ma petite Louise, vous ne trouverez pas mieux ! Ne riez pas l'affaire !" elle avait fini par se persuader qu'il avait raison. Elle fit donc une de ces toilettes que les femmes destinent à impressionner vivement l'impré-

dent sur lequel elles veulent jeter le grappin.

L'un de mondaines ont à leur disposition un arsenal aussi complet que celui de l'ancienne femme de chambre. Elle avait pu s'emparer à loisir de ce qui était à sa convenance dans le vestiaire de la vieille duchesse. Flacons, dentelles, broderies, merveilleuses étoffes, soies, batistes et lingeries, elle possédait tout ce qui peut servir à parer une belle et, de plus, le talent d'en user en artiste.

Lorsqu'à sept heures et demie précises, elle entra dans la loge du concierge, ce fut un éblouissement, un parfum délicieux, une apparition radieuse. Pourtant sa mise était d'une exquise simplicité. Rien de criard, rien de clinquant, point de falbalas ni de fanfreluches. Un joli chapeau noir à bords relevés, une robe sans accessoires ni rubaneries, et un petit collet sur le bras pour le cas où son amoureux lui proposerait une promenade après le dessert, c'était tout. Mais les jupes de dessous, les bottines, les bas de soie, la petite dentelle du collet, et celles des manchettes, un rêve, chère madame ! Délicieux, l'ensemble, tout bonnement. Et quant au parfum, une rosée du ciel tombée chez Lenthéric on

quelqu'un de ses confrères du plus élevé des hauts lieux ! Yves-Marie, assis dans un coin, le frison, poussa un glorieux soupir d'admiration.

Il se leva comme mû par un ressort et pressa les deux mains qui lui étaient offertes, avec une énergie extraordinaire, quelque chose comme ce qu'on appelle jadis la farie française. —Que vous êtes belle ! murmura-t-il.

Dieu lui pardonne, il saisit dans la pénombre de la loge la taille souple de la femme de chambre et la serra avec une telle vigueur qu'elle gémit : —Prenez garde, vous allez me casser. C'est fragile, vous savez !... Une température de conquérant, cet enfant de l'Armorique, né quatre siècles trop tard. Il aurait dû vivre au temps de ses compatriotes du Guesclin et des grandes Compagnies de routiers. Il eut un scrupule et la lâcha. Ah ! s'il eût cru pouvoir en la serrant plus fort lui arracher ses secrets ? Mais il comptait bien arriver à son but sans violence. Tout à coup la lumière du gaz jaillit dans la loge et la table apparut admirablement servie. Ah ! la veine dont on parle si souvent, qu'on voit si peu et que chacun voudrait avoir ! Elle n'est pas où la superstition des joueurs la met le plus

soivent. Elle consiste à trouver une de ces excellentes places dans lesquelles on n'a rien à faire ou peu s'en faut, où on récolte au jour dit de bons émoluments, où on est bien nourri, bien vêtu, bien logé, sous des lambris dorés ou non dont personne ne vous demande le loyer au moment du terme.

Point d'impôt, point de fournitures, point de dettes d'aucune sorte. Tout à prendre, rien à donner. Quelle existence ! C'était celle du grand concierge, et il ne faisait pas mystère de ses satisfactions et de ses avantages.

Pas d'homme plus heureux que lui, excepté quand ses rhumatismes le taquinaient, ce qui lui arrivait souvent. Car il n'est point de médaille sans revers. On n'a pas encore trouvé le moyen d'installer les portiers au premier étage. Ce sera peut-être le progrès de l'avenir. Alors que de concours pour une loge ! On se mit à table. Le marmiton Oscar était un garçon de mérite. Il s'était distingué. Une fille de cuisine, fort avenante, ma foi, et pas bégueule, servait les invités du grand Pierre. La plus douce gaieté régna

pendant tout le repas qui fut délicieux. Potage exquis, poisson, entrée, perdreaux rôtis sur canapé, tartes aux fruits, desserts variés, rien ne manquait au festin, pas même quelques respectables bouteilles de bons crus et le champagne dont il y avait toujours une provision à l'office.

A l'entremets, Oscar, le marmiton complaisant, et Juliette, la fille de cuisine aimable, s'étaient joints à leurs camarades. La table était au complet, et brusquement, après avoir dégusté un grand verre de Château-Libran, une des propriétés des Brévannes au Médoc, le cuisinier demanda :

—Qui donc pourrait me dire où est le patron en ce moment ? Et, comme personne ne répondait et que Louise elle-même esquissait une geste d'ignorance, le jeune Oscar, qui était un naturel du quartier Popincourt, continua de s'exprimer ainsi : —Vous n'en savez rien ? —Non. —C'est peut-être que vous ne voulez pas le dire. Eh bien ! moi, je vais vous l'apprendre. Et, en regardant la société effrontément : —Vous le croyez en train de courir les champs ?... —Dame ! —Pas du tout. Il est à Paris en train de faire la noce. —Où donc ? —La suite à dimanche prochain.